

Nadia Comănechi
dans l'œil de la police secrète

Copyright © 2021 Stejărel Olaru
Publié originalement sous le titre *Nadia și Securitatea*, par Omnium Publishing, Bucarest

Traduction : Sylvain Audet-Gainar
Révision linguistique et correction d'épreuves : Noémie Thibodeau
Mise en pages : Édiscript enr.
Conception de la couverture : Rudolf Wuerich
Montage de la couverture : Luc Gervais
Photo de la couverture : Neil Leifer/Sports Illustrated via Getty Images
Photo de l'auteur : Adi Bulboacă

Dépôt légal : 3^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2022
ISBN 978-2-924910-19-1

Stejărel Olaru

Nadia Comănechi
dans l'œil de la police secrète

traduit du roumain par Sylvain Audet-Gainar

 Robert
Laffont
Paris • Montréal

Table des matières

Chapitre 1	
Un saut dans la nuit.....	9
Chapitre 2	
Le « Grand Spectacle ».....	29
Chapitre 3	
Dans le miroir du pouvoir. De Béla, Géza et Nadia à « Katona », « Nelu » et « Corina ».....	93
Chapitre 4	
« <i>Tu sei migliore di tutte</i> ».....	149
Chapitre 5	
Un parcours semé d'embûches.....	231
Chapitre 6	
Les années 1980	311
Chapitre 7	
Fin d'une histoire digne d'un scénario de film	381
En guise d'épilogue	431
Remerciements	435
Notes	437

Chapitre 1

Un saut dans la nuit

Dans la nuit du 27 au 28 novembre 1989, sept personnes avançaient d'un pas pressé mais prudent en direction de la frontière entre la Roumanie et la Hongrie. La terre gelée craquait sous leur poids en faisant un bruit épouvantable, ou tout du moins en avaient-ils l'impression tandis qu'ils progressaient avec difficulté à travers les profonds sillons de ce champ labouré. De temps en temps, ils entendaient au loin, dans les villages alentour, des chiens aboyer. Ces animaux qui avaient sans doute senti leur présence n'allaient-ils pas finir par donner l'alerte ? Il était minuit passé, et la température avait tellement baissé que le froid représentait désormais pour eux un véritable danger. Ce n'était cependant ni le seul, ni même le plus important des risques qu'ils encouraient, car ces sept compagnons venaient de se lancer dans l'une des aventures les plus périlleuses de leur vie : le passage illicite de la frontière entre deux pays communistes.

Ils sont partis en plein cœur de la nuit, espérant ainsi diminuer les risques d'être repérés. L'obscurité a néanmoins rendu très vite difficile leur progression et a même mis à rude épreuve leur sens de l'orientation. Pendant près de six heures, ils gravirent et descendirent des collines, traversèrent des fossés, sans vraiment voir où ils posaient les pieds, et lorsque le terrain le leur permit, ils coururent à en perdre haleine. Au cours des quelques pauses qu'ils s'accordèrent, ils parlèrent en chuchotant et prirent garde de ne pas allumer la moindre lumière, pour ne pas risquer d'être

entendus ou aperçus par les gardes-frontières roumains. L'homme qui avait accepté d'endosser le rôle très risqué de passeur s'appelait Gheorghe Talpoș*, mais tout le monde le surnommait Ghiță. Il faut dire que ce berger était connu de tous dans la région. Vêtu d'un gros manteau de laine et la tête coiffée d'un bonnet noir en peau d'agneau, il avançait le premier, afin d'indiquer la route à suivre aux autres, lesquels progressaient à sa suite deux par deux.

La frontière entre la Roumanie et la Hongrie s'étend sur plus ou moins 450 kilomètres. Le passage choisi cette nuit-là par Talpoș, qui n'était pas celui qu'il connaissait le mieux, était néanmoins le plus adéquat car, à cet endroit-là, la ligne de frontière était droite, et non pas sinueuse, ce qui limitait considérablement le risque, si jamais ils venaient à s'égarer, qu'ils ne retournent malgré eux en Roumanie. Talpoș savait donc qu'il devait aller tout droit, en direction du nord, en essayant de ne surtout pas dévier vers le nord-est, où la frontière était encore plus loin et marquée par la rivière Mureș, ou vers l'ouest, à travers les champs de Pordeanu et Beba Veche, là où se forme le célèbre Triplex Confinum, point de rencontre entre la Roumanie, la Hongrie et la Serbie.

Si les patrouilles de l'armée roumaine l'avaient surpris en train de s'aventurer seul près de la frontière, Talpoș aurait pu donner de multiples explications plausibles afin de justifier sa présence ici, surtout qu'il connaissait personnellement certains gardes-frontières. Mais comment légitimer cette nuit-là le fait qu'il soit accompagné par autant de personnes, qui en outre n'habitaient même pas la région ? Circonstance encore plus aggravante, l'une de ces personnes était même une célébrité, car parmi elles se trouvait Nadia Comănesci, multiple championne olympique, mondiale et européenne, symbole de la perfection dans le domaine de la gymnastique artistique féminine, dont le dictateur communiste Nicolae Ceaușescu s'enorgueillissait partout à travers le monde depuis plusieurs années. L'une des plus célèbres gymnastes de la

* N.D.T. Dans un souci de respect des règles graphiques des noms propres, nous avons fait le choix de conserver ici tous les signes diacritiques d'usage en roumain, mais également dans les autres langues utilisant l'alphabet latin (hongrois, tchèque, etc.).

planète fuyait son propre pays, qui se trouvait alors sous le joug d'un impitoyable régime totalitaire depuis plus de quarante ans. Autant dire qu'aucune excuse de la part du berger n'aurait été acceptée par les autorités s'il avait été arrêté cette nuit-là.

Talpoş affirme aujourd'hui n'avoir découvert la présence de Nadia dans le groupe qu'il devait aider à traverser la frontière cette nuit-là qu'au moment du départ, présence qui l'a d'ailleurs surpris et même intimidé. « Pourquoi, nom de Dieu, Nadia quitterait-elle le pays, en pleine nuit, comme une voleuse ? Elle a pourtant été assez souvent à l'étranger pour pouvoir y rester si elle l'avait voulu ! » se serait-il alors dit, avant de descendre dans sa cave pour y avaler deux grands verres de vin. « Pour être saoul, parce que, si jamais on m'arrêtait, au moins j'aurais toujours pu dire pour ma défense que j'avais agi sous l'effet de l'alcool¹ ! » Hélas, ces deux verres ne parvinrent pas à l'enivrer, sans doute parce qu'il en aurait fallu davantage afin d'étourdir un aussi solide gaillard, mais surtout à cause du vent froid et âpre qui soufflait cette nuit-là et qui le dégrisa très vite. Prudents et inquiets, ses compagnons écoutaient tous avec attention ses consignes, se conformant à tous ses ordres lorsqu'il leur indiquait le chemin à suivre, qu'il décidait que le moment était venu de prendre une pause ou qu'il les avertissait d'un danger.

Nadia Comănesci avait rejoint ce groupe de candidats à l'exil environ deux semaines plus tôt. Des gens simples, de diverses origines sociales, des anonymes qui rêvaient d'une vie meilleure : Dumitru et Gabriela Talpoş, le frère et la belle-sœur du passeur, originaires comme lui de Cenad ; Aurel-Adrian Biaş, de Sănnicolau Mare, un village proche de Cenad ; Monica-Maria Marcu, une jeune ingénieure née à Sănnicolau Mare, mais travaillant désormais dans une entreprise implantée dans le département de Bihor ; et George Paraschiv, artiste peintre, qui gagnait sa vie en travaillant en tant qu'électricien dans une usine de Bucarest.

Bien des années plus tard, les membres de ce groupe garderont tous les mêmes souvenirs de ces longues heures oppressantes, à quelques détails près cependant. George Paraschiv a ainsi été marqué par « la pleine lune rayonnante² » qui dominait le ciel cette

nuit-là, se sentant même menacé par sa lumière, tandis que Nadia Comănesci se souvient qu'il régnait au contraire une obscurité si dense qu'elle lui en paraissait inquiétante: «Dès que nous avons pénétré dans la nuit, j'ai posé ma main sur l'épaule de celui qui marchait devant moi, car à peine avions-nous quitté la maison qu'il nous était devenu impossible de voir à plus d'un mètre. Si je n'avais pas touché la personne qui me précédait, je me serais complètement perdue³.»

Concernant leur guide, Gheorghe Talpoș, ils ne le virent pas tous de la même façon. Contrairement aux autres, Nadia Comănesci le trouva ainsi indécis et désapprouva ses décisions, sans pour autant le lui dire ou s'opposer ouvertement à lui:

À plusieurs reprises, j'ai perdu confiance en celui qui nous guidait. Il nous avait dit que si « nous ne prenions pas à gauche », nous retournerions en Roumanie. « Prendre à gauche » ! Tu parles d'une indication ! J'aurais voulu voir une carte, une boussole, quelque chose comme ça, mais que pouvions-nous faire d'autre dans ce noir complet, mis à part suivre cet individu et espérer qu'il savait où il nous menait ? Il nous avait dit qu'après avoir traversé cinq mètres de terre labourée, nous arriverions à la frontière, mais nous en avons déjà traversé bien davantage que nous n'apercevions toujours aucun *no man's land*. Je me souviens même dit que cette situation était complètement absurde, que j'étais sur le point de me faire tuer à cause d'un homme ne disposant d'aucun sens de l'orientation. Je n'ai cependant rien dit, parce que personne n'était autorisé à parler et à briser le silence. J'essayais juste de garder les dents serrées, pour qu'elles ne claquent pas⁴.

Étant donné son état de nervosité à ce moment-là, il n'est pas étonnant que les instructions de Talpoș de prendre parfois « à droite », et d'autres fois « à gauche », ne lui parussent guère convaincantes, d'autant plus qu'ils se retrouvèrent très vite à devoir affronter de nombreux obstacles d'origine naturelle, qu'ils franchirent avec difficulté, comme cette étendue d'eau gelée dans

laquelle Nadia s'enfonça jusqu'aux genoux, priant le ciel de ne pas s'embourber davantage, avant de réussir à s'en extraire.

Le danger leur parut toutefois encore plus grand lorsqu'à quelque deux cents mètres, ils aperçurent les silhouettes de soldats roumains poussant devant eux un homme et une femme qui venaient d'être arrêtés alors qu'ils tentaient, comme eux, de traverser illégalement la frontière. Talpoş leur fit alors signe de se coucher à terre, dans le creux d'un fossé. Ensuite, ils écoutèrent tous, dans un profond silence, s'éloigner les voix des gardes-frontières couvertes par les aboiements de leurs chiens, devinant les âpres injures lancées par ces sentinelles de service cette nuit-là et les pleurs de leur prisonnière. « S'ils n'avaient pas alors été occupés avec ces gens-là, c'est peut-être nous qu'ils auraient attrapés⁵ », se dit alors Nadia, tandis qu'une pensée assez semblable traversa l'esprit de Paraschiv : « Si nous étions arrivés plus tôt là-bas, c'est nous qui serions désormais leurs prisonniers⁶. »

Vers l'aube, ils arrivèrent en Hongrie, soulagés, car ils venaient de réussir le voyage sans doute le plus périlleux de leur vie. Contrairement à ce que croyait Nadia, la limite entre ces deux territoires n'était marquée par aucune barrière, aucun fil barbelé, mais par une simple borne. Les fugitifs poursuivirent leur route sur encore quelques kilomètres avant de prendre enfin le temps de s'arrêter et de s'embrasser avec effusion. Ils se sentaient dorénavant de bonne humeur et reconnaissants à l'égard de Talpoş. Ils avaient échappé aux chiens qui auraient pu se mettre à leurs trousses, aux balles qui auraient pu être tirées sur eux ou encore aux fusées lumineuses qui auraient pu révéler leur présence dans la nuit et permettre aux soldats de les repérer.

Rapidement, ils tombèrent nez à nez avec deux gardes-frontières hongrois qui leur parurent sortir de nulle part. Sans s'en rendre compte, ils s'étaient en fait dirigés d'eux-mêmes vers la petite tourelle du haut de laquelle les deux soldats surveillaient cette zone et dont ils descendirent immédiatement pour rejoindre ces fugitifs roumains, afin de les arrêter et de les conduire à Kiszombor, une commune proche de la frontière où les sept compagnons durent subir leur premier interrogatoire.

Comme le prévoyait alors la procédure, chaque réfugié devait en effet faire l'objet d'une enquête avant qu'une quelconque décision ne fût prise sur son sort. Chacun devait ainsi décliner son identité, expliquer les raisons pour lesquelles il avait décidé de braver la loi en traversant clandestinement la frontière, dire s'il avait fait appel à un passeur, mais surtout décrire dans le menu le chemin qu'il avait parcouru pour arriver jusque-là. En général, les raisons évoquées par les fuyards étaient plausibles, car il était déjà notoire que le niveau de vie en Roumanie était très bas et que les droits de l'homme y étaient outrageusement bafoués par le régime de Bucarest.

Au fil des années qui suivirent cet épisode, des sept transfuges arrêtés par les gardes-frontières hongrois en ce matin du 28 novembre 1989, seuls Nadia Comănesci, George Paraschiv et Gheorghe Talpoș révélèrent, au cours d'entretiens avec des journalistes ou dans des publications, la façon dont ils furent traités et interrogés par les autorités magyares à la caserne de Kiszombor. Comme souvent dans ce genre de situations, leurs témoignages diffèrent sur certains points, sans doute en raison de l'état d'esprit et de la capacité de chacun à observer certains détails sur le coup et à s'en souvenir plus tard, ou au contraire en fonction de son désir de garder pour lui des informations embarrassantes. Ainsi, le passeur du groupe se souvient-il qu'«à la caserne, les Hongrois [les] ont tous interrogés, pour savoir qui [ils étaient] et ce qu'[ils voulaient], et [leur] traductrice était une Roumaine, elle aussi réfugiée», tandis que Paraschiv déclare que l'officier magyar qui les a interrogés maîtrisait parfaitement la langue roumaine. De son côté, Nadia soutient que chacun d'entre eux a été interrogé séparément, alors que Paraschiv affirme que seule la gymnaste a été invitée à s'exprimer dans une pièce distincte, tandis que les autres sont restés ensemble.

Tous mentionnent cependant un même détail essentiel en ce qui concerne l'attitude de la gymnaste, attitude qui, au demeurant, contribua à changer leur destin à tous, compte tenu du fait que certains membres du groupe s'étaient vu refuser le droit de rester en Hongrie et allaient être remis aux autorités roumaines. Aussitôt

qu'elle entendit cette décision prise par les soldats hongrois, Nadia eut en effet une réaction aussi prompte qu'étonnante, déclarant que, dans ce cas, elle retournerait avec eux en Roumanie. « Là, elle m'a plu, Nadia. Bien cabocharde⁷! » se souvient le berger Talpoş, qui, parmi tous ceux qui devaient être renvoyés en Roumanie, risquait sans doute de recevoir la pire des peines, une fois que la Securitate* mettrait la main sur lui.

Le Code pénal en Roumanie à cette époque était en effet on ne peut plus clair : franchir illégalement la frontière représentait une atteinte à la sécurité de l'État, et celle ou celui qui se rendait coupable d'un tel méfait pouvait être condamné à une peine allant de six mois à trois ans de prison. Talpoş, en tant que passeur, aurait en outre reçu une peine encore plus lourde, à condition bien entendu pour lui d'avoir survécu, avant d'être amené devant les juges, aux inimaginables tortures qu'on lui aurait certainement fait endurer pour avoir osé aider Nadia Comănesci à s'échapper de Roumanie. Par conséquent, même si la gymnaste a peut-être fait à ce moment-là un pari risqué, certainement bien plus important que ce qu'elle était réellement prête à offrir, son geste a aussitôt été perçu par tous comme un acte d'une incroyable générosité.

Jusqu'à aujourd'hui, à l'exception de ce détail tout à son honneur, Nadia Comănesci n'a jamais révélé la façon dont se sont déroulées ses tractations avec les Hongrois, et nous ne savons toujours pas avec exactitude qui sont les personnes avec lesquelles elle aura si longuement échangé. Dans son autobiographie, *Lettres à une jeune gymnaste*, elle n'offre à ce sujet que quelques bribes d'informations, entretenant ainsi un véritable mystère autour de cet épisode :

Chaque possible transfuge a été interrogé séparément. Lorsque les policiers ont vu mes papiers d'identité, ils m'ont tout de suite proposé de rester en Hongrie. J'étais une gymnaste célèbre, et donc, d'après eux, une prise de choix. Encore

* Département de la Sécurité de l'État, principal et plus puissant service secret du régime communiste roumain de 1948 à 1989.

aujourd'hui, je me demande pourquoi je leur ai paru si importante. Ma carrière était terminée, et bien que je sois désormais considérée comme une bonne entraîneuse, qu'aurais-je bien pu alors proposer à la Hongrie en échange ? Deux autres membres du groupe obtinrent également le droit d'asile, tandis que tous les autres allaient être renvoyés en Roumanie dès le lendemain. Ils se mirent alors à pleurer.

— Écoutez, ai-je alors dit aux policiers, je ne resterai dans votre pays qu'à la condition que vous permettiez à tout le monde de rester !

Les mots étaient sortis de ma bouche avant même que je me rende compte de ce qui se passait. La gymnastique m'avait appris à avoir un esprit d'équipe et, à ce moment-là, mes compagnons de voyage représentaient mon équipe. Tout ce que je voyais était que la situation était injuste. En passant la frontière, nous avions assumé ensemble de prendre les mêmes risques, et il me paraissait normal que nous restions unis jusqu'au bout.

— Nous sommes venus ensemble, nous resterons ensemble !

Et à ma plus grande stupeur, les policiers acceptèrent sur-le-champ⁸.

George Paraschiv décrit cet interrogatoire avec beaucoup plus de détails, à sa façon en tout cas, remarquant notamment l'émotion que témoignèrent les gardes-frontières hongrois dès qu'ils découvrirent à qui ils avaient affaire :

J'allume une cigarette, offerte par un soldat qui nous regarde avec curiosité. Il ne comprend pas un mot de ce que nous nous racontons.

— Bonjour, entendons-nous soudain en roumain.

Je me retourne. Un fringant officier vient d'entrer dans la pièce, un agenda dans la main, et prend place derrière le bureau. Le soldat sort, en refermant la porte derrière lui. L'officier nous regarde par-dessus ses lunettes rondes en métal. Il ressemble à un nazi. Mince ! me dis-je au fond de moi-même. La situation se complique, le type parle un roumain impeccable.

— Vos papiers, je vous prie ! nous ordonne-t-il.

Un à un, nous nous approchons avec notre pièce d'identité pour la lui remettre, et il les pose méticuleusement sur le bureau. Il ne les ouvre pas tout de suite, nous étudie. Un silence lourd règne dans la pièce.

J'ai compris. Nous avons affaire au capitaine de cette unité militaire. J'ai toujours été attentif aux grades des soldats. L'âge correspond, me dis-je.

Il se met à lire, comme s'il faisait l'appel : Talpoș Gheorghe se lève, ôtant son bonnet immense et grotesque ; Biaș, Talpoș Gabriela, Talpoș Dumitru, Monica... Comăneci Nadia... !

Il s'apprête à poursuivre, marque une pause. Il la regarde en plissant les yeux derrière ses lunettes ridicules, tente une plaisanterie.

— Je pense que cette carte d'identité a été volée. À moins qu'il ne s'agisse d'un faux !? s'exclame-t-il dans un rictus, attendant de toute évidence une réponse affirmative à sa question.

Il jubile. Nadia se lève en souriant et lui dit :

— C'est bien moi, la gymnaste, la championne de Roumanie, la championne mondiale.

Le visage du capitaine se crispe aussitôt, passe du rouge au vert, se met à trembler. [...] Il quitte la pièce précipitamment.

On entend que des ordres sont donnés dans le couloir, je ne comprends pas, trois soldats armés surgissent alors et se plantent devant la porte. [...]

Je regarde ma montre, le capitaine est déjà parti depuis plus de quarante minutes. [...] Nous entendons alors un bruit sourd qui se rapproche, s'amplifie, j'ai l'impression qu'ils ont fait venir un char d'assaut. Les vitres vibrent, prêtes à se briser, les tables se mettent à bouger sous l'effet des puissantes vibrations, je comprends enfin : il s'agit du bruit d'un grand hélicoptère militaire. [...] La porte s'ouvre en grand, les soldats sortent. L'officier pénètre le premier, suivi de deux généraux sanglés dans des uniformes impeccables, puis de huit individus vêtus en civil qui s'alignent aussitôt sans broncher. Ils sont désormais dix sans compter l'officier ; j'en reste coi !

[...] J'ai l'impression qu'une éternité vient de s'écouler lorsqu'un type grand et musclé se détache soudain de ce groupe et s'approche de Nadia. Les deux se regardent quelques secondes puis Nadia lui saute au cou, ils s'embrassent. Il parle un peu roumain. Il s'agit du président de la Fédération hongroise de gymnastique. Ils se congratulent, puis il la conduit jusqu'à la porte et ils sortent les premiers. Le reste de la délégation *ad hoc* nous salue d'un signe de tête et quitte à son tour la pièce.

[...] Un soldat fixe sur le mur derrière le bureau une carte détaillée de la frontière entre la Roumanie et la Hongrie, la partie exacte que nous venons de traverser.

Ghiță, considéré comme ayant été notre guide, est invité au tableau. Il se tortille comme un élève qui n'aurait pas révisé sa leçon. On lui donne une règle en bois. Je ne perds pas une miette de ce spectacle. L'officier demande de lui décrire tout ce qu'il a vu sur son chemin et de lui indiquer sur la carte chaque lieu par où nous sommes passés. L'officier note, il note tout. Bien que Ghiță transpire abondamment, il finit par réussir cet examen et retourne à sa place. Le militaire continue à griffonner sur la carte.

[...] La porte s'ouvre, Nadia entre, seule, s'assied à côté de moi, joyeuse, souriante. L'officier reprend la parole après cette brève interruption et, comme si nous étions au tribunal, il enchaîne une série d'articles de la Constitution hongroise. Je commence à comprendre où il veut en venir. J'ai le cœur qui bat. Il lance alors d'un ton tranchant :

— Talpoș Gheorghe, Talpoș Dumitru, Talpoș Gabriela, Biaș, conformément à l'article numéro... de..., je suis dans l'obligation de vous remettre aux autorités roumaines.

Je blêmis, je regarde Nadia, elle me regarde. Monica me regarde aussi. Nadia bondit alors de sa chaise :

— Si telle est votre décision, nous retournerons alors *tous* en Roumanie. Nous avons tous souffert de la même façon, nous supporterons donc les conséquences de nos actes ensemble, déclare-t-elle d'un ton sobre.

L'officier la regarde, bouche bée, avant de sortir cette fois-ci d'un pas calme.

Nous attendons le verdict. Le silence s'installe, certains d'entre nous pleurent, je réfléchis à la nouvelle tournure que pourraient prendre les choses pour moi. Je regarde Nadia, son pari est risqué, mais elle n'a sûrement pas encore abattu toutes ses cartes.

La porte s'ouvre, l'officier hongrois entre. Il porte une pile de papiers dans les bras. Il nous distribue des formulaires, nous les complétons. Puis nous recevons chacun un visa improvisé, qu'il tamponne lui-même sur place. Nous avons tous pu rester. Nous avons vraiment eu de la chance⁹.

Sans accès aux rapports de la police aux frontières hongroises, difficile de découvrir les raisons pour lesquelles il a initialement été décidé cette nuit-là d'accorder le droit de rester en Hongrie à seulement deux de ces sept fugitifs. À dire vrai, personne ne sait aujourd'hui encore la façon dont s'est même déroulé l'interrogatoire de Nadia Comăneci, au cours duquel des officiels hongrois, hommes politiques mais également agents secrets, lui ont offert le droit de rester dans leur pays – et peut-être même davantage. Pourtant, conformément à certains témoignages, une partie de cette discussion aurait été filmée, les personnes formant l'équipe chargée de ce tournage ayant été présentées par les gardes-frontières comme des reporters. Nous croyons cependant qu'il s'agissait en fait d'officiers du renseignement¹⁰. Hélas, cette vidéo n'a encore jamais été rendue publique par les autorités hongroises et se trouve probablement toujours cachée quelque part dans les archives secrètes de la Hongrie, si elle n'a pas été détruite.

Chose certaine, la détention des sept transfuges dans cette caserne ne dura que quelques heures, les gardes-frontières finissant très vite par leur remettre à tous des papiers provisoires, avant de les conduire en voiture jusqu'à un arrêt de bus situé au centre du village de Kiszombor. De là, ils rejoignirent seuls la ville de Szeged, où ils se rendirent directement au bureau de l'immigration dépendant du ministère hongrois de l'Intérieur – exactement comme il leur avait été indiqué de le faire. Après y avoir formellement demandé le droit de rester sur le territoire hongrois et répondu

à un nouvel interrogatoire, ils reçurent des bons pour se loger et se nourrir. Ils passèrent leur première nuit en Hongrie à l'Hôtel Royal, s'entassant dans une seule et même chambre. Rapidement, l'établissement fut mis sous la surveillance de nombreux agents des services secrets hongrois, mais également de plusieurs journalistes qui avaient appris « de source sûre » que la célèbre sportive roumaine était présente à Szeged. Jusqu'alors, toutefois, les autorités magyares n'avaient encore diffusé aucun communiqué officiel.

La nouvelle ne sortit que le lendemain, le 29 novembre, à huit heures du matin, sur les ondes de Kossuth Rádió, station publique hongroise. Dans le jeu diplomatique tendu à cette époque entre la Hongrie et la Roumanie, Budapest n'aurait manqué pour rien au monde une telle occasion de marquer de nouveaux points contre le régime de Ceaușescu, en annonçant que les plus importantes personnalités du pays ne supportaient plus cette dictature, et qu'elles étaient même prêtes à risquer leur vie pour fuir ce régime autoritaire :

*L'ancienne étoile de la gymnastique mondiale
trouve refuge en Hongrie*

Hier, Nadia Comănesci a déposé une demande officielle d'asile politique à Szeged. Mardi matin, aux alentours de six heures, elle a en effet traversé frauduleusement la frontière avec six autres personnes non loin de Kiszombor, grâce à l'aide d'un passeur roumain. L'ancienne championne olympique semble avoir décidé d'abandonner sa vie plutôt confortable à Bucarest pour prendre le chemin de la liberté. D'après nos informations, elle déplore n'avoir jamais été autorisée à quitter la Roumanie malgré toutes les offres qui lui ont été faites pour devenir entraîneuse dans un autre pays. Il semblerait qu'elle n'ait même plus eu le droit de faire le moindre voyage à l'étranger depuis des années, y compris en Hongrie¹¹.

À peine révélée, cette information se mit à circuler avec une rapidité que personne n'aurait pu soupçonner. Toujours la même nouvelle, mais déclinée sous des formes différentes. L'agence de

presse Magyar Távirati Iroda (MTI) ouvrit ainsi son article en clamant que « la plus grande et la plus célèbre des gymnastes de tous les temps » venait de fuir la Roumanie et se trouvait désormais en Hongrie. Le quotidien *Magyar Nemzet* annonça, non sans une pointe de satisfaction, que « même Comănesci a pris la route de l'exil ». De son côté, tout au long de la journée, la télévision hongroise tenta de développer davantage le sujet, à tel point d'ailleurs qu'elle se mit à répandre dès le soir même les premières informations erronées à propos de cette affaire, à travers notamment la voix de son correspondant à Szeged, affirmant que Nadia n'en était pas à sa première tentative d'évasion, qu'elle avait déjà essayé par le passé de rester aux États-Unis, mais qu'elle avait alors été ramenée de force dans son pays par la Securitate.

L'annonce de la fuite de la célèbre gymnaste a également été reprise très rapidement par l'ensemble de la presse internationale, les journalistes de la MTI croulant sous les appels de leurs homologues du monde entier, alors qu'ils ne disposaient toujours que d'une seule information : « Nadia a choisi la liberté. » La Deutsche Welle, la BBC, le journal *Le Monde*, l'Agence France-Presse (AFP), les chaînes de télévision américaines ABC, CBS et NBC, le *New York Times* ou encore le *Washington Post* ne sont que quelques exemples de médias qui reprirent cette information. Aucun organe de presse au monde, qu'il fût petit ou grand, ne semble avoir fait l'impasse sur ce sujet sensationnel, pas même en URSS. L'agence de presse TASS y fut ainsi la première à relayer la nouvelle, avant d'être imitée dans les jours qui suivirent par les journaux soviétiques *Trud*, *Socialisticeskaia industria* ou encore *Sovietski Sport*.

Sans même avoir accordé la moindre interview, Nadia était parvenue à frapper un grand coup dans le cadre de la « propagande anti-Ceaușescu ». Sa seule décision de fuir le pays ébranlait le régime du *Conducător*, désormais décrit par l'ensemble de la presse internationale comme le pire des dictateurs, exerçant une répression sans borne sur toute la population, y compris sur les personnes pourtant considérées comme privilégiées en Roumanie.

Traquée de toutes parts, Nadia Comănesci demeurait néanmoins introuvable, au même titre que ses six autres compagnons

de route, ce qui ne manqua pas d'ajouter à cet épisode d'«évasion de Roumanie» un caractère encore plus spectaculaire. Des employés de l'Hôtel Royal déclarèrent ainsi aux journalistes de United Press International (UPI) que la sportive, en dépit du fait que son passeport était toujours à l'hôtel, n'y séjournait plus depuis le 29 novembre, jour où elle aurait été vue, aux alentours de six heures du matin, en train de monter avec un sac de voyage dans une voiture immatriculée en Autriche. Le porte-parole du ministère de l'Intérieur reconnut alors que Nadia avait en effet quitté l'hôtel de Szeged pour une destination inconnue. D'après les autorités, elle avait pourtant l'obligation de se présenter en date du 2 décembre aux services de police hongrois, le visa qui lui avait été accordé n'étant valable que trois jours – période pendant laquelle elle était autorisée à circuler librement à travers tout le pays, mais pas à le quitter. Cela étant, personne ne paraissait s'attendre à la revoir un jour en Hongrie. De leur côté, les autorités autrichiennes déclarèrent que, dans l'éventualité où la gymnaste aurait pris la direction de leur pays et qu'elle ne disposerait pas d'un passeport valable, l'entrée sur leur territoire lui serait refusée¹².

La machine médiatique n'en avait pas pour autant fini de s'emballer. Relayant une dépêche de l'AFP, la presse suisse rapporta bientôt la rumeur selon laquelle Nadia Comănesci serait parvenue à rallier Berne, où elle aurait trouvé refuge auprès de l'ambassade des États-Unis. La personne à l'origine de ces informations se trouva être Teodora Ungureanu, autre célèbre gymnaste roumaine, exilée à Grenoble, en France. Cette dernière fut en effet celle qui déclara à l'agence de presse française que son ancienne coéquipière se trouvait désormais en Suisse, et que Nadia lui aurait confié lors d'un appel téléphonique* qu'elle envisageait ensuite de rejoindre les États-Unis. «C'est mon amie. Nous avons vécu dix ans ensemble. C'est à elle que je dois, en grande partie, le fait d'avoir obtenu la médaille d'argent au concours par équipes aux Jeux de Montréal en 1976. Je suis très inquiète pour elle. Depuis

* Information démentie par Nadia Comănesci lors d'un échange avec l'auteur, la gymnaste affirmant qu'elle n'a eu aucune conversation téléphonique avec Teodora Ungureanu à ce moment-là.

qu'elle a mis un terme à sa carrière sportive, elle n'a pratiquement plus quitté la Roumanie. Si elle a décidé de fuir ce pays, elle ne l'a pas fait parce qu'elle serait tombée amoureuse d'un Américain. Elle rencontre des problèmes en Roumanie, c'est pour ça qu'elle est partie», a également déclaré à cette occasion Teodora Ungureanu, évitant par ailleurs tout commentaire à caractère trop politique, de crainte que les membres de sa famille restés en Roumanie en subissent les représailles.

Le 30 novembre, aux alentours de 15 heures, Michael Torff, attaché de presse auprès de la mission diplomatique américaine de Berne, nia toutefois cette information en répondant aux journalistes qui téléphonaient sans interruption à l'ambassade¹³, tandis que Margaret Tutwiler, porte-parole du département d'État, tint également à préciser lors d'une conférence de presse que la gymnaste roumaine, jusque-là, « n'avait eu aucun contact avec les autorités gouvernementales à partir de l'une de [leurs] ambassades ». Les journalistes américains de l'agence United Press International contactèrent même le roi Michel I^{er}, chassé de Roumanie par les communistes en 1947 et vivant depuis en exil en Suisse. Bien entendu, ce dernier ne disposait d'aucune information concernant Nadia Comăneci, mais il tint à saluer le courage de la sportive, affirmant également qu'il craignait désormais pour la vie de celle-ci et exprimant l'espoir qu'elle se trouvât désormais en sécurité¹⁴. De son côté, la reine Ana déclara à l'Agence France-Presse que « la famille royale était heureuse d'apprendre que Nadia Comăneci était parvenue à quitter le Goulag roumain ».

D'innombrables fausses informations concernant la sportive se mirent alors à courir, la plus fréquente étant celle voulant que l'athlète soit pourchassée par la Securitate et que sa vie soit en danger. Sur les ondes de France Info, un journaliste annonça ainsi dès le soir du 29 novembre, sur la base d'informations recueillies auprès des autorités hongroises, « que les services secrets roumains [avaient] mobilisé toutes leurs forces en Hongrie afin de retrouver Nadia Comăneci ». Un reporter de *La Tribune de Genève* prétendait même que la sportive « aurait été assassinée par la Securitate roumaine », tandis qu'un autre dans *Le Figaro* rapportait un sujet

déjà largement débattu, celui de cette soi-disant tentative précédente de fuite quelque temps plus tôt, à la suite de laquelle Nadia, rattrapée par la Securitate, aurait été torturée par Nicu Ceaușescu, le fils du dictateur roumain en personne, le journaliste reconnaissant toutefois qu'« il [était] difficile de distinguer la part de vérité parmi les innombrables rumeurs qui [circulaient] autour de Nadia ». Des informations semblables furent également publiées par le *Washington Post*, dans un article paru le 1^{er} décembre et rapportant « [l']enlèvement [de Nadia Comănesci] par des agents roumains qui l'ont déjà ramenée en Roumanie ».

Bien sûr, au milieu de tout ce tumulte médiatique, les tabloïds à grand tirage de Grande-Bretagne ne ratèrent pas l'occasion d'afficher comme à leur habitude des titres sensationnels, tels que : « Une équipe de ravisseurs à la poursuite de Nadia », ou encore : « Rentre au pays ou meurs ». Cependant, dès le vendredi 1^{er} décembre, une fois que le département américain de la Justice annonça officiellement que Nadia Comănesci avait obtenu le statut de réfugiée auprès de l'ambassade américaine de Vienne mais également un visa pour entrer aux États-Unis, et qu'elle était désormais en route pour New York, les nouvelles alarmantes disparurent aussitôt des médias, comme par enchantement, même si Nadia elle-même, quelques jours plus tard, au cours d'un entretien qu'elle accorda à la presse britannique, témoigna devant les journalistes de *The Mail on Sunday* qu'elle continuait de craindre les agents de la Securitate : « S'ils le peuvent, ils essayeront de me ramener en Roumanie. [...] Ils ne veulent pas d'une Nadia Comănesci en Occident. »

Quelques heures plus tard, dans la nuit du 1^{er} décembre, l'avion de la compagnie Pan Am dans lequel se trouvait Nadia Comănesci atterrit à l'aéroport JFK de New York, où elle fut aussitôt prise en charge par deux agents du Service de sécurité diplomatique (Diplomatic Security Service ou DSS) afin de la protéger jusqu'à son embarquement dans un autre avion. Avant de repartir, elle fut toutefois rapidement conduite dans une salle de conférence de l'aéroport. C'est alors qu'elle rencontra des journalistes pour la première fois depuis le début de cette aventure. Des dizaines et des dizaines de reporters impatients de la voir la bombardèrent

aussitôt de questions au cours d'une brève conférence de presse, qu'aujourd'hui encore la sportive elle-même considère comme ratée :

Lorsque l'avion a atterri aux États-Unis, à l'aéroport John-F.-Kennedy, une salle de conférence remplie de journalistes m'attendait. Après dix heures de vol, j'y ai été directement conduite, aussitôt passée la douane, pour une conférence de presse. Accompagnée de Constantin, j'ai déclaré aux journalistes dans mon meilleur anglais (qui n'était pas terrible à l'époque) que je savais que ma vie aux États-Unis serait très différente mais « qu'étant déjà venue neuf fois en Amérique, je savais comment on vivait ici ». En y repensant, cette déclaration était grammaticalement très correcte, mais extrêmement candide. Lorsqu'on m'a demandé ce que pensait le gouvernement roumain de mon départ à mon avis, j'ai répondu : « Ça n'est pas mon problème. »

Ces premières déclarations furent le début de ma perte de popularité auprès de bon nombre d'Américains, qui me considérèrent dès lors comme une personne froide et rigide. Mais rendez-vous compte : je venais tout juste de quitter mon pays et de laisser derrière moi tout ce que j'aimais ! Je m'étais traînée dans la boue et dans l'eau, à travers des champs gelés, j'avais franchi des barrières couvertes de fils de fer barbelés, avec sans cesse la peur au ventre de recevoir une balle dans le dos. J'avais demandé l'asile politique en Hongrie, puis en Autriche, je venais de descendre d'un avion après dix heures de vol aux côtés d'un homme que je connaissais à peine, tout en réfléchissant à ma vie, sur laquelle, une nouvelle fois, je n'avais aucun pouvoir de décision. Et la cerise sur le gâteau : on venait de me traîner dans une salle débordant de journalistes tous plus curieux les uns que les autres et armés d'appareils photo. J'étais tout simplement en état de choc¹⁵.

En effet, de nombreuses questions demeurèrent alors sans réponse de sa part, et certaines de ses réponses furent considérées comme insatisfaisantes. On ne le lui reprocha cependant pas

immédiatement, les journalistes considérant probablement que d'autres rencontres seraient bientôt organisées avec la sportive, qui venait à peine d'arriver dans le monde libre. Ses maladroites en anglais, autre obstacle dans la communication avec eux, ne furent pas davantage commentées. Il fut même dit qu'elle maîtrisait assez bien cette langue. On observa certes son état avancé de fatigue, qu'elle tentait pourtant de cacher sous un sourire sincère, mais personne n'osa faire de remarque sur sa tenue modeste, la même qu'elle portait en fait depuis tant de jours.

La prise de parole de Nadia devant la presse fut extrêmement brève: « Je ne tiens à vous dire que quelques mots. Je suis heureuse d'être en Amérique, chose que je désirais depuis longtemps. Jusqu'à présent, je n'ai toutefois eu personne pour m'aider à le faire. Voici l'ami qui m'a permis d'arriver jusqu'ici – elle se tourne alors vers un homme qui se tient derrière elle –, et je souhaite ici le remercier. » Elle paraît vulnérable, et l'avalanche de questions qui s'abat alors sur elle ne fait qu'amplifier cet état :

— Depuis quand envisagiez-vous de fuir la Roumanie, Nadia Comănesci ?

— Plusieurs années.

— Pour quelles raisons êtes-vous partie ?

— Je voulais vivre libre.

— Êtes-vous partie à cause des derniers événements se déroulant dans le bloc de l'Est, insatisfaite de constater que rien ne se passe en Roumanie ?

— Oui et non, pas forcément. Je l'ai voulu, moi. Il s'agit d'une décision personnelle.

— Où allez-vous aller après New York ?

— Je ne sais pas encore.

Voilà quelques-unes des questions qui lui furent alors adressées. Néanmoins, comme le remarque Nadia Comănesci dans son autobiographie, son public fut avant tout déçu par la fin de cet entretien, lorsqu'il lui fut demandé de commenter l'impact qu'aurait sa fuite d'après elle sur le régime de Nicolae Ceaușescu, et

qu'elle se contenta de répondre: «Ça n'est pas mon problème», répétant ensuite en roumain puis de nouveau en anglais «*Nu mă privește. Not my business*», comme si elle avait voulu souligner son désintérêt le plus total pour toute question de nature politique. Or, les journalistes s'attendaient au contraire à ce que Nadia se lance dans un réquisitoire contre le régime communiste de la Roumanie, et en particulier contre Nicolae Ceaușescu, dans la mesure où, par leur intermédiaire, elle se voyait offrir une tribune aux dimensions internationales. Cette réponse les déçut donc beaucoup; même si elle paraissait à première vue empreinte de diplomatie, elle trahissait en réalité le manque de formation de Nadia, mais aussi et surtout son manque d'empathie à l'égard de ses concitoyens qui souffraient toujours en Roumanie.

Des circonstances atténuantes peuvent sans doute lui être accordées. L'état de choc dans lequel elle se trouvait alors ainsi que son incapacité à s'exprimer couramment en anglais afin de pouvoir avancer ses arguments avec plus d'aisance, que Nadia elle-même invoqua d'ailleurs plus tard, en font certainement partie. À ces dernières, nous pouvons aussi ajouter la crainte justifiée que toute expression d'opinions d'ordre politique de sa part accroisse considérablement le danger dans lequel se trouvaient déjà les membres de sa famille restés en Roumanie.

Quoi qu'il en soit, le silence de Nadia Comănesci à l'égard de toute question politique fut très vite compensé par d'autres voix, car les journalistes, afin d'obtenir les positions tranchées qu'ils attendaient, contactèrent des Roumains en exil qui avaient travaillé par le passé avec la gymnaste ou avaient fait partie de son entourage, tels que Béla Károlyi, son ancien entraîneur, ou encore Géza Pozsár, ancien chorégraphe de l'équipe olympique roumaine, tous deux réfugiés aux États-Unis depuis 1981. Les deux hommes accordèrent ainsi chacun un entretien à la radio *Voice of America*, dont le ton critique fut remarqué jusqu'à Bucarest. Géza Pozsár, par exemple, expliqua aux journalistes qu'à son avis, «le départ de Nadia de Roumanie met[tait] à nu la réalité du régime [Ceaușescu] et attir[ait] l'attention du monde entier sur la cruauté et l'anachronisme qui [régnaient] dans ce pays», tandis que Béla

Károlyi, toujours à ce même micro, affirma que la fuite de Nadia plaçait désormais Nicolae Ceaușescu dans une position très inconfortable: «Par le passé, d'autres personnalités importantes sont parties de Roumanie, telles que Pacepa*, mais cela a toujours été pour des raisons politiques. Le fait qu'une sportive décide de s'exiler, une athlète qui a été l'idole non seulement de la famille du président mais du pays tout entier, je suis convaincu que cela le contrarie au plus haut point, et cela nous démontre en même temps une chose, qui en fait se manifeste désormais à travers toute l'Europe: un désir de démocratie de la part des gens qui vivent là-bas, un profond désir de liberté¹⁶.»

* Ion Mihai Pacepa (1928-2021), lieutenant-général des services secrets, conseiller personnel de Nicolae Ceaușescu et commandant adjoint de la Direction des services de renseignement extérieurs de la Securitate, fait défection au cours de l'été 1978 et se réfugie aux États-Unis, où il obtient l'asile politique. Il est l'auteur du célèbre ouvrage *Red Horizons. Chronicles of a Communist Spy Chief* (Washington DC, Regnery Gateway, 1987), qui eut un impact considérable à l'époque de sa sortie, dans le cadre de la propagande anti-Ceaușescu.